Le COURRIER de la SIELEC—n° 4

Sommaire

Point de vue **p. 2**
Langues au chas p. 2

Revue des livres **p. 3**
Un Voyage dans la littérature des voyages p. 3
Boufflers, un gentilhomme sous les tropiques p. 5
La Pensée noire et l'Occident p. 6
Le Goût des autres p. 8

Redécouvrir **p. 10**
La Pensée métisse p. 10
Complément d'information sur Jean Sermaye p. 11
Toum, une petite alliée d'Ouagadougou p. 12
Les Femmes arabes en Algérie p. 13

Editions **p. 15**

Agenda **p. 18**

Si vous souhaitez contribuer à un prochain numéro, prière d'envoyer les livres, articles, comptes rendus ou toutes informations à :
rr-sielec@orange.fr

Adresse postale
19 rue Planet, 30150 Roquemaure
France

L'association sur le net
www.sielec.net

Point de vue

LANGUES AU CHAS

Roger Little (Trinity College, Dublin)

À la mémoire de Jean Sévry, passeur.

On sait qu'il est plus facile à un chameau de passer par un trou d'aiguille qu'à la culture anglophone d'être comprise dans la culture francophone ou *vice versa*. Les langues, qui sont la voie de communication humaine par excellence, devraient en principe s'entourer de frontières qu'elles passent allégrement ; dans la réalité, elles érigent des barrières apparemment insurmontables. Le cas est particulièrement flagrant en Afrique. Alors que les langues africaines jouent à saute-mouton par-dessus des frontières politiques établies par les puissances coloniales à la conférence de Berlin de 1884-85, les espaces francophone et anglophone, pour ne prendre que ces exemples, s'ignorent mutuellement à leur grand dam. La persistance de cette ignorance saute aux yeux de celui ou celle qui, aujourd'hui, écoute la radio, regarde la presse écrite ou télévisuelle de langue anglaise et française. Et c'est au grand détriment de l'Afrique entière, divisée non seulement contre elle-même mais encore aux yeux des instances internationales qui seraient les plus aptes à être désintéressées devant les besoins du continent, freinant de la sorte son développement économique, politique et culturel.

L'héritage du partage de l'Afrique est lourd à plus d'un égard, mais un des aspects le plus sournois, le plus persistant et le plus paradoxal fait que les puissances européennes qui ont créé les divisions se trouvent encore plus divisées dans leur regard sur l'Afrique que ne le sont les pays d'Afrique eux-mêmes. Là-bas, on peut parler kissi, par exemple, avec un accent éventuellement anglais (en Sierra Leone) ou français (en Guinée), mais on parle kissi quand même. En Grande Bretagne, en revanche, on reçoit très majoritairement des échos des ex-colonies britanniques à l'exclusion quasi totale des aires de pouvoir françaises (coloniales ou françafricaines), tout comme en France on suit les nouvelles de l'ancienne AOF ou AEF et du Maghreb dont les Anglais ignorent presque tout. De part et d'autre, on ne connaît en somme que la moitié de l'Afrique, le cloisonnement étant presque total. L'acquisition d'une deuxième langue ouvre l'esprit à tout un monde nouveau, fait travailler plus pleinement les mécanismes du cerveau, permet une meilleure connaissance de l'Afrique entière. On ne naît pas bilingue, on le devient ; on ne naît pas humain, on le devient.

C'est un nouveau partage de l'Afrique dans l'esprit des gens, fait presque à l'insu des Anglais et des Français, tout comme la conférence de Berlin écartait tout Africain. Pour l'Anglais, l'Afrique c'est surtout le Kenya, la Tanzanie, l'Ouganda, le Zimbabwe, la Zambie, l'Afrique du Sud ; pour le Français, seules comptent les anciennes colonies françaises. Il faut un événement exceptionnel pour que la Côte d'Ivoire, le Mali, l'Algérie même soit mentionnés dans la presse britannique, et ce sont surtout les malheurs, les catastrophes naturelles ou humaines, le terrorisme qui font parler d'eux. Et *mutatis mutandis* pour la France. Sois honnête, lecteur français : pourrais-tu (sauf éventuellement l'Afrique du Sud) situer ces pays anglophones avec quelque précision sur la carte ? Je suis persuadé que l'Anglais moyen, voire instruit, aurait autant d'imprécision dans son placement des ex-colonies françaises. D'autant plus que la couleur rose a été utilisée dans les atlas de l'époque impériale tant anglais que français pour désigner leurs colonies.

C'est du chauvinisme, mais un chauvinisme maintenu par… quoi ? Je ne crois pas à un complot, à une volonté ; je dirais plutôt que c'est de l'inertie, de la paresse intellectuelle, et il faudrait une masse critique de gens bien plus importante qu'il n'en existe à présent et qui refuse d'accepter le *statu quo* pour que les choses changent. Certes, ce chauvinisme se fait remarquer dans d'autres domaines. Cet été, j'ai pu comparer les échos de presse concernant les JO dans *Le Monde* et dans certains journaux de langue anglaise et les JT de la BBC et de France 2 (par le biais de TV5 Monde). Je laisse à d'autres le soin d'établir des statistiques, mais il est navrant de constater à quel point on a porté aux nues, sans souci d'équilibre aucun, tel athlète médaillé français dans la presse française, tel autre, anglais, dans la presse anglaise, à l'exclusion d'autres champions étrangers, tout aussi méritants. L'idée de reconnaître sans partialité l'excellence des uns et des autres – et je ne parle que de la presse de qualité – n'entre pas en ligne de compte.

Les JO, et les jeux paralympiques qui les ont suivis, avaient une autre leçon, bien plus importante, à offrir au public, mais l'a-t-on assez soulignée ? Des équipes multiethniques représentant la France ou l'Angleterre, pour ne parler que d'elles, reflétaient la société d'aujourd'hui et les prouesses des uns et des autres forçaient le respect égal devant des muscles bien entraînés bruns, basanés ou roses. Une telle égalité existe-t-elle dans la société de tous les jours ? Il y a lieu d'en douter et de le regretter, et ceux qui connaissent l'histoire de la colonisation se trouvent dans l'obligation morale de faire tout ce qu'ils peuvent pour faire tomber les barrières. Un article retentissant d'Alain Badiou, « Le racisme des intellectuels » (*Le Monde*, 6-7 mai 2012), réfléchissant sur la montée du lepénisme aux élections présidentielles, dont voici la péroraison, nous interpelle tous :

« Honte aux gouvernements successifs, qui ont

tous rivalisé sur les thèmes conjoints de la sécurité et du "problème immigré", pour que ne soit pas trop visible qu'ils servaient avant tout les intérêts de l'oligarchie économique ! Honte aux intellectuels du néo-racialisme et du nationalisme bouché, qui ont patiemment recouvert le vide laissé dans le peuple par la provisoire éclipse de l'hypothèse communiste d'un manteau d'inepties sur le péril islamique et la ruine de nos "valeurs" !

Ce sont eux qui doivent aujourd'hui rendre des comptes sur l'ascension d'un fascisme rampant dont ils ont encouragé sans relâche le développement mental. »

Honneur au boute-en-train qu'était Jean Sévry, lui qui a su faire passer les langues et les cultures par le chas de l'aiguille, qui a refusé le cloisonnement et la langue de bois, qui a su brasser large dans les traditions anglophone et francophone imposées à l'Afrique, qui nous montre la voie de l'analyse comme de la contestation… et qui nous manque terriblement ●

Revue des livres

UN VOYAGE DANS LA LITTÉRATURE DES VOYAGES.

LA PREMIERE RENCONTRE

JEAN SEVRY *

Voyage dans la littérature des voyages est un ouvrage d'envergure dans lequel Jean Sévry nous offre un vaste choix de récits témoignant des premières rencontres entre les Européens et des populations appartenant à d'autres civilisations à travers l'espace et le temps. Le livre se divise en douze chapitres qui sont autant d'étapes dans un périple livresque qui explore de façon méthodique les différentes manières dont se sont déroulées ces rencontres et dont les voyageurs en ont rendu compte dans leurs récits, depuis Marco Polo et Ibn Battûta jusqu'à Nicolas Bouvier ou Théodore Monod.

Deux questions essentielles sous-tendent ce survol panoramique de la littérature des voyages. C'est d'abord celle de la perception de l'Autre et comment les premières représentations de l'altérité, au centre de tous ces textes et récits, qu'ils soient anciens ou contemporains, ont perduré à travers les siècles au point de justifier le racisme et la conquête coloniale. La deuxième question concerne le statut de la littérature des voyages et, plus précisément, la genèse d'un genre littéraire, en passant de textes écrits par des voyageur-écrivains à des textes écrits par des écrivains-voyageurs.

Par un choix méthodique de critères qui ponctuent chacune des douze étapes de son livre - les préparations au voyage, la rencontre des corps, les souffrances et les bonheurs des voyageurs, la difficulté de communiquer, la volonté d'appropriation des biens et des personnes, le sacré - Jean Sévry constitue une grille de lecture qu'il applique sur l'ensemble de son corpus de quarante-six ouvrages primordiaux

d'auteurs allant du Moyen-âge à l'époque contemporaine. Il élabore ainsi une véritable archéologie de l'altérité en ce sens qu'il étudie la manière dont se sont constitués, au gré des époques, un savoir, un discours et un regard sur l'Autre à partir d'une multitude d'expériences, de descriptions et d'impressions rapportées par des navigateurs, des explorateurs, des militaires, des commerçants, des journalistes, et des missionnaires. Au-delà de la grande variété des types de rencontres et des stratégies adoptées pour s'approprier l'Autre, ses biens et sa culture, Jean Sévry met à jour un ensemble de paramètres qui transcendent l'espace et le temps, qu'il s'agisse de l'étonnement, de l'émerveillement, de la méfiance, de la peur, et de la violence qu'induit la perception des différences.

Ce faisant, même s'il souligne les errements et les exactions des occidentaux, il ne tombe pas dans un anachronisme moralisateur car il veille toujours à resituer ces premières rencontres dans le contexte politique et épistémologique des époques où elles se sont déroulées. Ce qui lui permet d'expliciter, par exemple, les contradictions qui ont existé entre le regard plutôt bienveillant porté sur l'Autre au XVIIIè siècle, à travers le mythe du bon sauvage et le mouvement anti-esclavagiste, et l'attitude condescendante et dominatrice du XIXè siècle, stimulée par le racisme scientifique et l'emprise croissante d'une idéologie impérialiste. L'originalité du travail de Jean Sévry réside aussi dans le fait qu'il inverse les perspectives en montrant, à travers plusieurs récits et témoignages, comme celui d'Olaudah Equiano, comment l'Autre à perçu l'Européen conquérant, soulignant ainsi à quel point les préjugés, les illusions, les malentendus et les fantasmes étaient également partagés. Il ressort de cette confrontation des regards que, quels que soient les époques et les hommes, les rencontres avec l'Autre ont été marquées au sceau de l'ambiguïté et de l'ambivalence, tantôt objet d'admiration ou de fantasmes (Le Vaillant, Gauguin, Segalen), tantôt objet d'étude scientifique (Buffon, Cuvier) ou personnage maudit (Mungo Park). Quoiqu'il en soit, l'ouvrage de Jean Sévry vient renforcer l'idée que l'image fantasmée et déformée de l'Autre a servi à fonder l'identité du sujet occidental et à le conforter dans ses illusions de supériorité culturelle.

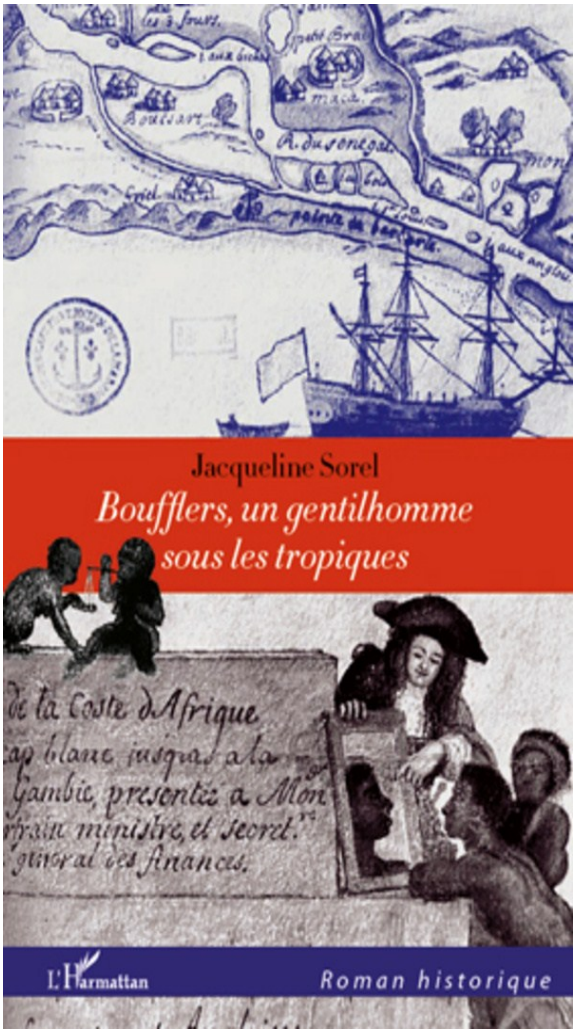
L'autre aspect essentiel de l'ouvrage de Jean Sévry concerne l'analyse de la transition générique qui a conduit de la rédaction de simples récits de voyages à la constitution d'une littérature des voyages, c'est-à-dire au passage de textes à vocation informative, qui décrivent des peuples et des civilisations étrangers qui ont souvent servi de matière première à l'ethnologie et l'anthropologie, à des récits à vocation littéraire. La frontière entre les deux types est difficile à établir car, comme le souligne Alain-Michel Boyer, dès le départ, les récits de voyage empruntaient leur mode opératoire à la littérature : « l'ethnologie est précisément née – en une longue gestation qui s'est effectuée en quatre siècles environ – de la littérature elle-même […] au moment où […] l'étrange commence à être trouvé à l'étranger » (Alain-Michel Boyer (dir.), Littérature et ethnographie (Nantes : Editions Cécile Defaut, 2011), p. 13. C'est l'auteur qui souligne). Jean Sévry souligne à quel point les récits des premières rencontres relevaient d'une rhétorique qui cherchait à stimuler et à maintenir l'intérêt du lecteur. Il y a ainsi une sorte d'ambiguïté ontologique qui fonde ces récits que l'on a cherché à faire passer pour des témoignages immédiats et véridiques de ce qui avait été vu et vécu mais qui sont en fait le résultat d'une construction discursive a posteriori dans laquelle l'auteur/narrateur – qui n'est pas toujours le voyageur lui-même – compose et maîtrise son texte pour atteindre le but recherché : plaire au lecteur. Il n'est donc pas étonnant que très tôt des échanges réciproques aient eu lieu entre littérature et récits de voyages comme en témoignent Montaigne, Diderot et, plus tard, Michel Leiris. D'où l'intérêt porté par Jean Sévry aux caractéristiques narratives et stylistiques de ces récits qui ont fini par façonner le regard et l'esprit des lecteurs sur ces contrées et civilisations lointaines, et qui le conduit à la conclusion que la littérature des voyages « est révélatrice de la construction d'un imaginaire occidental » (275).

Au final, l'ouvrage de Jean Sévry allie la densité d'une démarche méthodologique innovante à une lecture agréable et stimulante soutenue par un style vivant, clair, précis et direct qui sollicite l'intérêt du lecteur et lui fait partager, à travers de nombreuses citations, le plaisir de lire ou de relire les œuvres de son corpus. Arrivé au terme de ce *Voyage dans la littérature des voyages,*

le lecteur, tel un voyageur, ne peut que jeter un regard rétrospectif et admiratif sur tout l'espace parcouru page après page tant l'auteur a su restituer, à travers l'ample foisonnement des documents qu'il a convoqués, l'impact culturel et historique que ces premières rencontres avec l'Autre ont eu sur le destin du monde occidental ●

Richard Samin (Université de Lorraine)

* Jean Sévry, *Un Voyage dans la littérature des voyages. La première rencontre* (Paris : L'Harmattan, 2012), 296 p.



BOUFFLERS, UN GENTILHOMME SOUS LES TROPIQUES *

JACQUELINE SOREL

Ce roman retrace dans ses grandes lignes, le parcours de Stanislas-Jean, chevalier de Boufflers, né le 31 mai 1738 à Lunéville d'une favorite du roi Stanislas, Marie de Beauvau-Craon, et du marquis François de Boufflers-Remiencourt. Fils cadet, on le destine à l'état ecclésiastique et il fera des études de théologie, mais son esprit et ses écrits galants le conduisent en 1761 à quitter le séminaire pour devenir chevalier de Malte et capitaine dans les hussards. Ses chansons et épigrammes lui ouvrent la porte de la société la plus brillante de l'époque. En 1785, appuyé par son oncle le maréchal-prince de Beauvau-Craon, il est nommé gouverneur du Sénégal, où il séjourne pendant la première moitié de 1786 et la quasi-totalité de 1787. Pendant ces absences, il entretient une correspondance assidue avec Éléonore, veuve du comte de Sabran, qu'on trouve dans l'excellente édition de François Bessire chez Actes Sud. En 1788, il est élu à l'Académie française et l'année suivante devient un membre actif de l'Assemblée constituante. En exil chez le prince Henri de Prusse à partir de 1791, il épouse Mme de Sabran en 1797 et, rayés de la liste des émigrés, ils peuvent rentrer en France avec le nouveau siècle. Nommé conservateur à la bibliothèque Mazarine en 1814, Boufflers mourra le 18 janvier suivant. Sa vie était, comme on dit, tout un roman.

Fallait-il donc la broder dans un roman ? Jacqueline Sorel présuppose une connaissance des données de base et semble même s'en désintéresser en faveur d'autres fils de son récit : l'histoire, d'une part, du hobereau normand Charles d'Erneville, dont la descendance fleurit toujours à Saint-Louis du Sénégal, et d'autre part, surtout, celle d'un personnage de son invention, François Buté, surnommé le Petit Futé. Ce dernier a la part belle dans l'histoire, parce que l'Histoire ne lui impose aucune contrainte. D'un milieu indigent, il vit d'expédients et, petite canaille faisant fi de la moralité, de nature gaie et débrouillarde, il s'autorise toutes les ambitions. S'insinuant chez Boufflers, il se fait négrier, part pour Saint-Domingue, fait un mariage avantageux et rentre vivre bourgeoisement en pays limousin. Le lecteur ne fait que suivre l'auteur en s'intéressant davantage aux aventures de ce petit futé qu'au principal objet ostensible de son roman. Le genre du roman historique est certes malaisé : chaque lecteur cherchera son équilibre entre la part romanesque et la part historique.

En l'occurrence, l'auteur fournit des rappels historiques sous forme de tableaux chronologiques qui jalonnent et terminent son ouvrage, ce qui rassure ou agace le lecteur selon son point de vue. Mais ce qui déroute beaucoup, à mon sens, c'est la présence passagère de figures historiques – Voltaire, Rousseau, Beaumarchais, Olympe de Gouges, Ourika (celle que Boufflers ramène du Sénégal pour l'offrir en cadeau à sa tante et qui a inspiré à Mme de Duras une remarquable nouvelle), Toussaint L'Ouverture, Joséphine et j'en passe – qui, n'étant en l'occurrence que de simples figurants, soulignent à chaque étape le manque d'épaisseur du contexte sociologique.

Pour le lecteur qui préfère aborder l'histoire par le biais du roman, celui-ci est d'une lecture aisée et peut présenter un moment intéressant de la première colonisation à celui qui n'en connaît que la seconde. Un cinéphile pourrait être attiré par *La Mémoire d'un fleuve*, film de Bernard Giraudeau (1995) librement inspiré du journal du chevalier de Boufflers. Mais pour l'historien voulant compléter les travaux dispersés mais solides de Paul Bonnefon, menés au début du 20e siècle et largement dépassés, il ferait mieux de lire, outre les lettres d'Afrique du chevalier adressées à Mme de Sabran, sa biographie faite par Nicole Vaget Grangeat (*Le Chevalier de Boufflers et son temps : étude d'un échec*, Nizet, 1976) ou la plaquette détaillée de Paul Bouteiller (*Le Chevalier de Boufflers et le Sénégal de son temps : 1785-1788*, Lettres du Monde, 1995)

Roger Little (Trinity college, Dublin)

* Jacqueline Sorel, *Boufflers, un gentilhomme sous les tropiques*, coll. Roman historique, Paris, L'Harmattan, 2012. 187 p. ISBN 978-2-296-96315-3. 19 €.

LA PENSEE NOIRE ET L'OCCIDENT
De la bibliothèque coloniale à Barack Obama

ANTHONY MANGEON *

Ancien élève de l'École Normale Supérieure, agrégé de Lettres modernes, Anthony Mangeon est actuellement, Maître de conférences à l'Université Paul Valéry (Montpellier). Il a dirigé le hors-série *Harlem heritage de la revue Riveneuve continents* (2008) et publié de nombreux articles sur les littératures africaines et afro-américaines. Dans le livre ci-dessous référencé, il constate que durant plusieurs siècles, le monde occidental s'est construit en s'opposant au monde noir : par exemple, l'Afrique des ténèbres face à l'Europe des Lumières, la raison grecque et l'émotion nègre, la science contre la magie. Une bibliothèque coloniale s'est ainsi constituée qui après avoir longtemps dénié toute pensée aux Noirs de l'Afrique et de sa diaspora, leur a finalement concédé une mentalité primitive et des usages spécifiques de la rationalité. Deux expressions clés ouvrent les portes de cet ouvrage : celles de bibliothèque coloniale et de schismogenèse.

Dans sa première partie, Anthony Mangeon envisage d'abord ce qu'il nomme la bibliothèque coloniale, partant de sa genèse chez Hérodote et chez Jean-Léon l'Africain, en précisant qu' il s'agit là, sans doute, d'un des premiers énoncés qui dénie toute aptitude intellectuelle, aux habitants de l'Afrique, en même temps qu'il les enferme dans la bestialité. Ainsi pour l'évolutionnisme social, la civilisation africaine appartient aux civilisations qui sont en retard sur l'évolution de l'humanité et qui le resteront durant de nombreuses années. Cette doctrine est à la naissance de l'anthropologie britannique puisque l'anthropologue Edward Burnett Tylor (1832-1917) corrobore l'évolutionnisme de Spencer (1802-1903) en lui apportant une nouvelle caution scientifique : la méthode comparative qui instaure des points communs et des classifications, entre les diverses sociétés. L'unité psychique de l'humanité est explicitement affirmée, en même temps que l'idée de stades uniformes de développement et son corollaire, la possibilité de survivances de stades antérieurs dans le monde contemporain.

C'est dans ce contexte colonial, que selon Anthony Mangeon, Franz Boas joue un rôle tout à fait pionnier et positif, en ébranlant, fortement, le socle des certitudes évolutionnistes et de la suprématie de la pensée blanche. Il traite la culture noire, à égalité des autres cultures mondiales, en prenant,

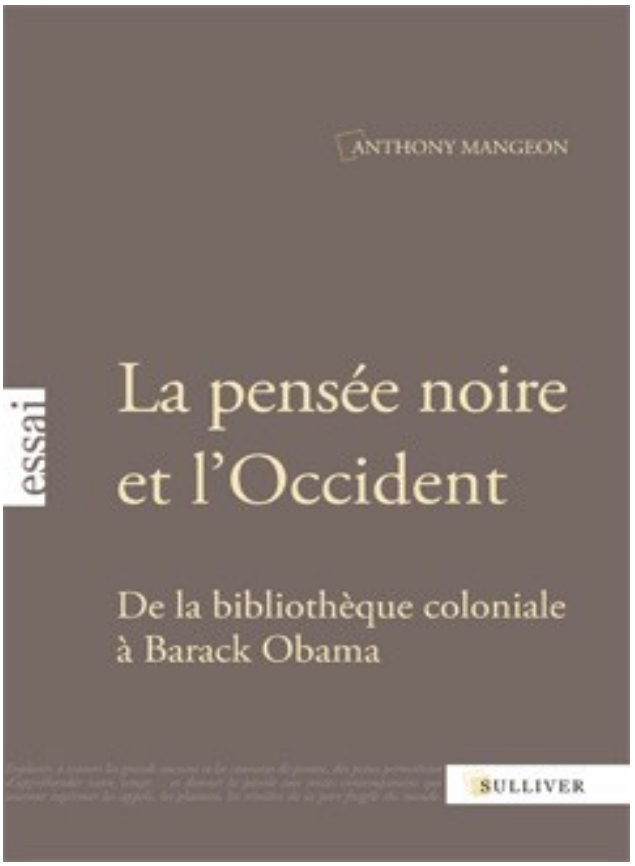
en compte, sa propre historicité et ses propres règles de fonctionnement. Les primitifs n'ont ainsi, selon Franz Boas (1858-1942), « pas moins de capacité de raisonner, d'originalité dans la pensée ou d'aptitude, à inhiber leurs pulsions que les hommes des civilisations modernes » (p. 40). Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la remise en question des systèmes coloniaux s'accompagne, en Afrique et en Europe, d'une rupture tout aussi significative dans l'histoire des idées. Le plus curieux est l'apport décisif d'analyses, aux fondements parmi les plus traditionnels et qui n'en contribuent, pas moins, à des avancées révolutionnaires, telles que celles d'Eugène Guernier (disciple de Gobineau !), qui dans L'Apport de l'Afrique à la pensée humaine (1952), veut illustrer l'antériorité des civilisations nègres, puisqu'il commence sur L'Afrique, berceau de l'humanité. Selon Anthony Mangeon, Eugène Guernier, le Révérend Père Placide Tempels (1906-1977), l'une des figures les plus célèbres et les plus controversées du débat philosophique et religieux en Afrique noire, et Marcel Griaule (1898-1956), forment le trio anthropologique décisif, dans la remise en cause des a priori de la bibliothèque coloniale.

C'est pourquoi, partant de ces prémisses, l'auteur dégage, dans une seconde partie de l'ouvrage, les éléments d'une véritable philosophie africaine. Après un long déni, une pensée puis une philosophie sont accordées aux noirs en tant que primitifs. Mangeon propose donc d'emprunter, à Gregory Bateson, sa théorie de la schimogenèse ou de la différenciation progressive (1995). Pour arriver à ce résultat, il faut d'abord, selon l'auteur, mettre, en lumière, le lien intrinsèque existant (qui remet en cause toute la bibliothèque coloniale), dans une culture, entre sa langue et sa philosophie. C'est pourquoi, la philosophie (comme la poésie) est intraduisible. En dehors de la question de la traduction, Anthony Mangeon soulève, également celle de la rupture, entre oralité et écriture, puisqu'il existe une pensée propre aux cultures primitives qui sont aussi des sociétés sans écriture ; la pensée noire serait donc, avant tout, une raison orale. Le philosophe sénégalais Mamousse Diagne part, en effet, d'un constat initialement développé par Jack Goody (1986) : « Une pensée, quelle qu'elle soit, ne saurait être indifférente au médium par lequel elle s'élabore » (p. 128). De là à l'affirmation de l'afrocentrisme, il n'y a qu'un pas. Courant de pensée tricontinental, présent en Afrique et en Europe comme en Amérique et aux Antilles, l'afrocentrisme excède, aujourd'hui, les frontières géographiques et culturelles du continent noir, mais il n'en demeure pas moins, une volonté de se recentrer sur lui, en replaçant l'Afrique, au cœur de l'histoire du monde et de la pensée. La caractéristique essentielle de l'œuvre de Cheikh Anta Diop (1923-1986) – depuis sa fameuse thèse refusée en Sorbonne, en 1954, mais publiée, la même année, chez Présence africaine sous le titre nations nègres et Culture –, c'est précisément la constance de son positionnement, contre la bibliothèque coloniale, dont il reprend certaines sources et de nombreuses prémisses, mais en en renversant les conclusions majeures.

La pensée noire débouche, finalement, dans une troisième partie, sur une politique de l'indiscipline, en allant des Lumières noires aux Nations Unies : Comment échapper au magistère de la raison coloniale ? L'on pourrait ainsi parler de Lumières noires, de la même manière que Cedric Robinson identifie un marxisme noir. Anthony Mangeon nous conduit ainsi de l'internationalisme noir aux Nations unies, en passant par la figure charismatique de Marcus Garvey. En effet, au début du XXè siècle, la société américaine, majoritairement, n'imaginait point d'autre avenir, que la ségrégation dans les relations raciales. Deux brillantes figures, bientôt appelées à servir de proue : le futur père du panafricanisme, William Edward Burghardt Du Bois (1868-1963) et le futur mentor de la Renaissance de Harlem, Alain Leroy Locke (1885-1954), constituent deux parcours d'exception. Le livre peut ainsi s'achever sur la question des postérités

Gérard Chalaye (Saint-Pierre de La Réunion)

* Anthony Mangeon, *LA PENSEE NOIRE ET L'OCCIDENT, De la bibliothèque coloniale à Barack Obama, essai, Montpellier, Sulliver, 2010*



LE GOÛT DES AUTRES
De l'exposition coloniale aux arts premiers

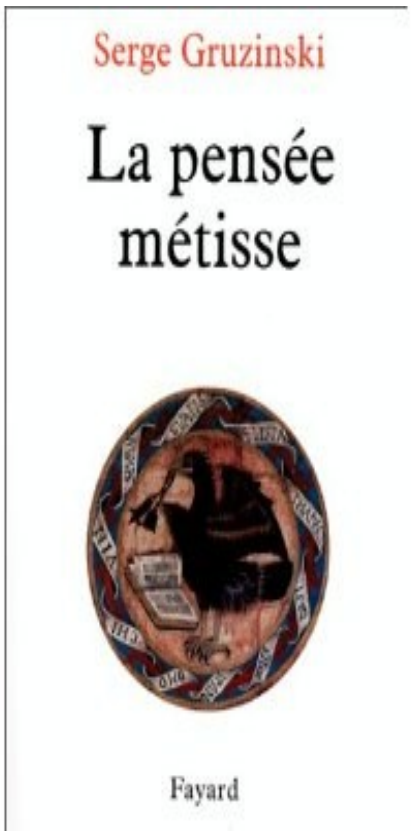
BENOÎT DE L'ESTOILE *

Dans un beau livre dont la SIELEC rendra compte (*L'adieu au voyage*, Gallimard, 2010)), Vincent Debaene étudie la « fin du voyage » en écho à la fameuse déclaration de Claude Lévi-Strauss au début de *Tristes tropiques* : « Je hais les voyages et les explorateurs ». Mais si le XXème siècle, dans quelques-unes de ses œuvres les plus marquantes, a fait peser un doute radical sur l'aventure exotique et la quête existentielle et esthétique des ailleurs, il a aussi, et l'un ne va pas sans l'autre, inventé des expositions et des musées qui de l'Exposition coloniale de Vincennes (1931) à l'inauguration du musée du Quai Branly (2006) proposent un « tour du monde en soixante minutes », pour reprendre un document officiel, « grâce à une traversée des œuvres des quatre continents ». C'est l'histoire de ce nouveau regard porté sur l'Autre que retrace le livre de Benoît de l'Estoile, en même temps que le récit d'une fascination : celle exercée sur un Occident pourtant colonial par les « arts lointains », pour reprendre une expression de Félix Fénéon en 1920. Dans son Introduction, Benoît de l'Estoile rappelle à juste titre que l'idée de créer des « musées des Autres » n'est certainement pas évidente, alors que les « musées de soi » répondent à un besoin d'identité (et de continuité) historiques très puissant dans la culture européenne. Le musée des autres, au contraire, est un moment essentiel dans le processus complexe de décentrement de l'Europe caractéristique de l'ère des Empires. Avec ce décentrement il y a, comme le montre si bien ce livre, le passage d'une vision ethnographique asymétrique qui prétend, d'un regard surplombant, dire « scientifiquement » la vérité de l'Autre à une saisie esthétique qui favorise la relation et le dialogue et évite ainsi de réifier les cultures du monde dans un dispositif positiviste, « impérial », de la connaissance. Tel est le sens profond de la « transformation des musées liés aux disciplines anthropologiques en musées d'art (…) partout dans le monde ».

C'est donc à la fois l'anthropologie et l'histoire de ce nouveau regard que raconte ce livre foisonnant dont il est impossible d'exposer toute la richesse dans une brève recension. L'un des grands mérites du livre est de rétablir les liens, sur la moyenne durée de l'Histoire, entre l'ère coloniale et la culture moderne et postcoloniale. La première partie étudie le « triomphe de l'ethnographe » à partir d'un grand nombre de textes d'époque qui vont du récit de voyage classique et de l'essai à la brochure d'exposition. Trois lectures sont privilégiées : évolutionniste, différentialiste, primitiviste. Toutes trois se retrouvent dans les écrits officiels des années 30, particulièrement dans le contexte d'un « humanisme colonial » qui met déjà l'accent sur la rencontre des mondes, leur imbrication créatrice. Particulièrement significatives sont, en ce sens, les citations du maréchal Lyautey, commissaire général de l'Exposition de 1931, qui vante une politique d' *association* , et non d' *assimilation* , fondée sur des différences culturelles acceptées en tant que telles. On n'est pas si loin de la reconnaissance contemporaine des *diversités* au service d'un humanisme élargi aux dimensions d'un monde polycentré. L'un des apports de ce livre est bien de rétablir des continuités, parfois méconnues en dehors du cercle étroit des spécialistes, jusqu'à l'engouement contemporain pour les Arts premiers. Dans cette première partie les chapitres consacrés au Musée de l'Homme sont particulièrement instructifs. Toute une époque s'y voit résumée, et l'on retiendra les analyses nuancées et précises qui montrent le triomphe d'une double sensibilité : l'une se veut plus anthropologique, totalisante, à partir de savoirs engrangés au terme de nombreuses expéditions africaines ou « orientales » On retrouve au fil de ces pages les figures emblématiques de Claude Lévi-Strauss, Henri Labouret, Marcel Griaule, Denise Paulme, Paul Rivet que ce livre inscrit dans une atmosphère d'époque qui n'aura pas d'équivalent par la suite. La seconde sensibilité est davantage ouverte à la dimension artistique. C'est cette dernière que la deuxième partie du livre étudiera avec plus d'attention : elle est davantage centrée sur le « primitivisme moderniste » de l'entre-deux-guerres et sur quelques mythes fondateurs (l'art des origines, l'art magique, l'invention de l'art nègre). Benoît de l'Estoile consacre de belles pages à cette « contre-histoire de l'art » qui veut remonter en amont du Quattrocento vers des œuvres « archaïques » que l'on met au service de la modernité la plus radicale.

Mais cette enquête montre aussi que si l'on peut rattacher les Arts premiers à la tradition du musée ethnographique, il y a toutefois « une transformation considérable dans la façon de regarder ces objets et le musée qui les abrite ». Pour résumer, le musée ethnographique, quelle que soit l'ouverture aux autres dont il fait preuve, la sympathie à l'égard des civilisations non européennes, n'en est pas moins indissociable d'une sensibilité coloniale que ce livre n'omet jamais d'évoquer en arrière-plan de ses analyses. Si l'ethnographie coloniale eut un rôle essentiel que ce livre rappelle dans l'évolution des mentalités, surtout dans les années 30, avec les Arts premiers, on change profondément de registre. On peut résumer cette évolution à partir de deux

tournants : le tournant esthétique et le tournant muséographique. Il s'agit dans les deux cas de faire évoluer le regard sur l'autre, et donc sur soi. Le tournant muséographique est particulièrement riche en expositions un peu partout dans le monde depuis ces deux dernières décennies : il témoigne d'une nouvelle conception du musée et du rapport « occidental » aux œuvres et à l'histoire. Benoît de l'Estoile analyse quelques-uns de ces changements dans la dernière partie de son livre. Un point important est la réflexion sur l'héritage colonial inscrite dans la conception même du musée. C'est ainsi que le *British Empire and Commonwealth Museum* inauguré en 2002 à Bristol met l'accent sur une histoire partagée, d'abord dans un cadre impérial, « fût-ce dans le conflit », et aujourd'hui dans « la Grande-Bretagne multiculturelle moderne ». Le nouveau musée s'efforce de montrer « des mondes en mouvement », « des mondes en relation d'interdépendance dont l'histoire continue ».



C'est ce principe qui régit la présentation des collections africaines du *Field Museum* de Chicago (inauguré en 1994) et de bien d'autres manifestations contemporaines où s'exprime « une redéfinition de la frontière entre nous et les Autres » comme l'écrit l'auteur dans sa conclusion. Ainsi, tout au long de sa démonstration, cette étude tient les promesses de son titre en montrant le lien étroit, mais parfois négligé, qui unit ces sensibilités pourtant si différentes : l'imaginaire culturel de l'ère coloniale et l'univers complexe, hétérogène, enchevêtré qui est devenu aujourd'hui le nôtre ●

Jean-François Durand (Montpellier III)

* Benoît de l'Estoile, *Le goût des autres. De l'exposition coloniale aux arts premiers*, réédition Champs/essais, 2010 (1ère édition, Flammarion, 2007).

REDECOUVRIR

LA PENSEE METISSE

SERGE GRUZINSKI *

Directeur de recherche au CNRS et directeur d'études à l'EHESS, Serge Gruzinski a publié de nombreux ouvrages, sur le *Nouveau Monde*, dont, avec Carmen Bernand, *L'Histoire du Nouveau Monde.* Il est aussi l'auteur de *L'Histoire de Mexico*. Selon Serge Gruzinski, le mélange des cultures et des métissages qui en résultent, aux quatre coins de la planète, semblent bouleverser nos repères traditionnels. Mais s'agit-il de phénomènes vraiment nouveaux ? L'uniformisation des cultures n'a-t-elle pas commencé en Amérique, dans le chaos qui a suivi la Conquête, quand l'Ancien Monde et le Nouveau Monde se sont mêlés ? Deux populations que tout séparait durent, déjà, apprendre à coexister et leurs conceptions de l'univers, leurs imaginaires s'imbriquèrent peu à peu. Dès la Renaissance, la colonisation occidentale a ainsi entraîné une première vague de métissages qui, sous diverses formes, préfigurent ceux que nous connaissons, à l'aube du IIIè millénaire. Deux cultures différentes peuvent-elles s'harmoniser ? Pour répondre à cette question, le Mexique espagnol offre des pistes précieuses.

Serge Gruzinski, dans une première partie, commence par évoquer les mélanges, les métissages américains – indiens - issus du chaos de l'occidentalisation, en particulier en Amazonie, en précisant que pour rendre compte de ces contrastes, on se contente, la plupart du temps, d'opposer les ravages du progrès, les contaminations de la Civilisation, aux résistances de la Tradition. Mais il indique que sa réflexion déborde de très loin, le simple cadre de son expérience amazonienne et peut se généraliser, à toute expérience esthétique, en général : le métissage se traduit donc dans un idiome planétaire. Que l'hybride et le métis puissent coexister, en même temps que l'ethnique, dans nos quotidiens, comme sur les écrans de nos télévisions est un indice de la confusion qui règne dans les esprits. Les mélanges culturels représentent pourtant un défi. Un monde moderne homogène et cohérent aurait-il, soudain, laissé place à un univers post-moderne fragmenté, hétérogène, imprévisible ?

Dans une seconde partie, Serge Gruzinski analyse les métissages de l'image, car dans le Mexique de la Renaissance, ils ont envahi, à peu près, tous les domaines de l'existence. Il nous soumet plusieurs exemples, tels que l'influence d'un *Ovide mexicain* parvenu au Mexique, par bateau, dans les bagages des moines. C'est ainsi que les grotesques se sont introduits, dans l'art mexicain, d'une manière hybride. Dans l'Amérique du XVIè siècle, l'hybridation devient métissage, en raison d'un élargissement gigantesque des possibles. La dimension des églises illustre cette transposition du passé préhispanique dans le présent de la Nouvelle-Espagne. Mais les éléments amérindiens et occidentaux sont, parfois, si bien imbriqués, que l'artiste invente des formes nouvelles. Pareille diversité donne l'impression d'une création discontinue souvent aléatoire. Certes, les images métisses semblent avoir un aspect irrationnel, car ces œuvres sont fondées sur d'autres règles que les nôtres et acceptent, par exemple, la contradiction, à ce point qu'il est devenu impossible de choisir entre une lecture chrétienne orthodoxe et une interprétation amérindienne. Grâce à cette perméabilité, la pensée amérindienne a su capter tout ce qui dans la sensibilité et la pensée européenne, tendait vers l'hybride.

Comme l'affirme Serge Gruzinski, le Mexique peut donc être considéré comme un vrai laboratoire, concernant les liens qui, aujourd'hui, rattachent les phénomènes de métissage, à la diffusion planétaire du néolibéralisme. Les Européens ont fait la chasse aux mélanges, pour les transformer en nouveaux recyclages chrétiens et les adaptations des croyances et des pratiques indigènes, à la réalité nouvelle, ont inspiré de subtiles manipulations. Si la christianisation, des éléments indiens, pouvait, facilement, donner des mélanges, la dénonciation explicite des choses du passé, en réactivant croyances et pratiques anciennes, risquait d'aboutir au même effet. L'occidentalisation a accepté de multiples accommodements et n'a pas été qu'une irruption destructrice ou une entreprise normalisatrice, puisqu'elle a pris part à la création de formes métisses. Une telle création déclenche des processus internes qui la soustraient à ses initiateurs et ces mélanges demeurent instables. L'association d'éléments, résultant d'expériences très éloignées et réunis dans un contexte soumis à de fortes tensions, est toujours susceptible de brusques mutations. De toute façon, un retour à une forme pure serait impossible à envisager et le métissage apparaît comme mobile, instable, rapidement incontrôlable. Serge Gruzinski termine donc sur les hybridations et métissages, en concluant que « les terres métisses sont immenses et invitent à de nouvelles explorations » (p. 309) ●

Gérard Chalaye (Saint-Pierre de La Réunion)

* Serge Gruzinski, *LA PENSEE METISSE, Fayard, Paris, 1999*

COMPLEMENT D'INFORMATION
sur JEAN SERMAYE

*Roger Little (Trinity College, Dublin) **

Tout chercheur découvre fatalement, à la suite d'une publication, de nouveaux éléments d'information sur l'objet de son étude. C'est le cas de Jean Sermaye et de ses romans, *Barga, maître de la brousse* et *Barga l'invincible*, réédités en 2010 dans la collection *Autrement Mêmes* avec une présentation de Jean-Claude Blachère. Or, au cours de mon travail sur un autre volume de la collection, les *Écrits sur la littérature coloniale* de Marius-Ary Leblond (pseudonyme des cousins Georges Athénas et Aimé Merlo, présentés par Vladimir Kapor et publiés en 2012), je suis tombé sur un article qu'ils avaient fait paraître dans *La Vie* en avril 1937 sous le titre : « Le Grand Prix de Littérature Coloniale de 1937 est encore donné à l'Afrique Occidentale » (voir la réédition, p. 208-210).

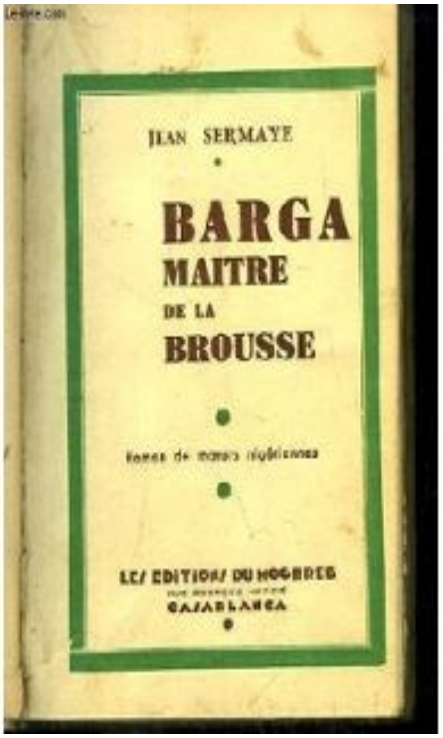
Le très consciencieux Jean-Claude Blachère avait fait chou blanc en cherchant des informations biographiques sur Sermaye. Les Leblond nous en fournissent quelques-unes jointes à leur opinion sur *Barga, maître de la brousse*. Pour compléter nos connaissances sur l'auteur et son roman, voici donc un extrait de l'article en question que Jean-Claude m'a prié de présenter aux membres de la SIELEC :

« Après une discussion chaleureuse le prix est échu à *Barga, maître de la brousse* de Jean Sermaye, par 12 voix contre 5 à *Ras El Gua*, de René Guillot, tous deux parus à Casablanca, aux Éditions du Moghreb, ce qui est un signe en faveur de l'esprit d'initiative intellectuelle des Français du Maroc.

Barga est un grand chant, puissant et capiteux, de l'Afrique Noire ; non plus l'Afrique des Plateaux céréaliers du Fouta Djallon comme la profonde et forte *Terre noire* d'Oswald Durand, mais la Brousse voisine de la Vallée du Niger, le pays de la chasse, des fauves et des serpents. Cependant ce livre qui donne l'émoi des romans d'aventure a la sérénité presque virgilienne des *Géorgiques* : lenteur, douceur, sagesse. Une idylle courageuse et féconde lie les épisodes variés : Barga a emmené dans la randonnée sa troisième femme, une très jeune fille de race un peu inférieure contre laquelle se déchaînent les préjugés des notables de sa tribu… et d'insidieuses concupiscences ; il lui faut quotidiennement vaincre la Société, *perfide*, comme la Nature, *violente*. Ce primitif nègre, observé avec une exactitude si serrée par l'auteur qui est un vieil Africain savant, a tout le charme, l'élan, le prestige des héros des romans préhistoriques des Rosny, des qualités aussi équilibrées, justes et généreuses que les vertus les plus rares de la Race Blanche, et nous voyons se confirmer par ce roman enlacé de sorcelleries un haut humanisme mondial où une sapience soudanaise rejoint la philosophie hellénique.

Jean Sermaye (Colonel Abel Bœuf), fils d'officier, dès le Prytanée de La Flèche, nourrit en même temps que le culte des classiques *le goût de l'aventure*. Après avoir pris part à la dramatique expédition de Madagascar, il servit dans toutes les parties de notre Domaine d'Outre-Mer et durant la guerre, c'est du Maroc qu'à la tête de Sénégalais, il fut envoyé aux Dardanelles. Même la paix signée, de l'Allemagne occupée, il courut faire campagne en Cilicie. Il a écrit des études et des contes, *Barga* est assez près de l'admirable *Livre de la brousse*, de René Maran, mais en diffère essentiellement parce qu'il n'en recèle pas le tragique sauvage et impitoyable ; cette monographie d'une personnalité fière, magistrale et assez indépendante, n'est pas individualiste ; elle est même un poème de la discipline : la *supériorité* et le *bonheur* de Barga lui viennent de la soumission quasi rituelle et pieuse aux leçons de son père et des Anciens. »

* Jean Sermaye, *Barga, maître de la brousse, avec une présentation de Jean-Claude Blachère, Autrement Mêmes, L'Harmattan, Paris, 2010*



TOUM, UNE PETITE ALLIEE D'OUAGADOUGOU

Robert Delavignette *

Toum, le premier roman de Robert Delavignette, vient de reparaître dans la collection que dirige Roger Little à L'Harmattan, *Autrement Mêmes*. Il avait été publié en 1926 sous le pseudonyme de Louis Faivre. La nouvelle intéressera tous ceux qui connaissaient l'existence de ce livre devenu introuvable, publié quelques années avant *Les Paysans Noirs, récit soudanais en douze mois*, du même auteur. Delavignette est bien connu pour son expérience africaine, expérience de terrain d'abord, comme commis des Affaires Indigènes en AOF, ou au cabinet du Gouverneur général à Dakar, puis comme adjoint au Commandant de Cercle au Niger et à Ouagadougou. Par la suite, sa carrière s'oriente vers les cabinets ministériels, et vers la direction de l'Ecole coloniale. Il disparaît en 1976, laissant la marque d'un savant et d'un politique, d'un homme de conviction, porteur d'une vision forte sur le devenir de l'Afrique, comme le reconnaît le colloque qui lui est consacré en 2003 à l'université de Cergy-Pontoise, sous la direction de Bernard Mouralis et d'Anne Piriou. Delavignette est aussi connu comme l'un des initiateurs de ce que Raoul Girardet appelle l'humanisme colonial, ce mouvement qui pousse certains acteurs ou auteurs de l'idéologie coloniale à interroger les valeurs, la légitimité et le sens de leur action. Enfin Delavignette est un écrivain, essayiste et romancier chez qui l'action nourrit l'écriture, qui elle-même vise à exprimer la complexité du réel et à en dégager le sens.

Avec sa fraicheur de premier livre, *Toum* se révèle comme un roman particulièrement riche et complexe, à la fois ancré dans la réalité idéologique et esthétique de son temps, et les outrepassant de toute part. Le roman raconte une histoire d'amour entre un jeune fonctionnaire colonial et une belle Africaine, Toum, une « petite alliée d'Ouagadougou ». Vu ainsi, ce serait un passage obligé du roman colonial tel qu'on peut en voir se dérouler sur la terre d'Indochine ou sur celle d'Afrique. Avec ses figures imposées, aussi, telles que Jean d'Esme les a figées dans *Thi Bâ fille d'Annam*, par exemple : le colonial en majesté jette son œil impérieux (impérial ?) sur une « indigène » qui devient sa compagne et découvre ainsi une autre vie, tout en conservant son âme mystérieuse et infantile, et en restant réléguée à la *boyerie*, avant de sombrer dans la déréliction quand le mâle dominant disparaît. Tel est le sens général de *Thi Bâ*, dont l'héroïne est présentée comme l'archétype de la femelle asiatique. Ce que contestent aussitôt pour l'Indochine, d'autres romans qui entreprennent de montrer la diversité de la femme jaune, une femme comme les autres, offrant une grande variété de types, femme sublime ou petite garce, amoureuse fervente ou profiteuse habile. Ces femmes varient selon les situations, et diffèrent par leur culture.

A l'intérieur de ce genre du roman d'amours exotiques, *Toum* s'annonce d'emblée comme un roman de la complexité, que l'auteur formule en quelques phrases fortes : « Il la trouva dans la brousse. Elle entra dans son lit. Il crut d'abord à un petit animal et joua. Quand il vit une femme, elle savait déjà qu'il n'était qu'un homme ». Autant dire que la narration, sinueuse et polyphonique, va s'attacher à multiplier les points de vue, passant constamment des Blancs aux Noirs, des hommes aux femmes, des colonisés aux colonisateurs, des puissants aux humbles. Et plus encore, la polyphonie s'étend à l'intérieur des êtres eux-mêmes, en faisant alterner par exemple le personnage public de l'administrateur et sa personne privée, le maître et l'amoureux, le mâle dominant et le mâle dominé, la jeune femme prenant peu à peu le pouvoir. Bien plus, le narrateur semble tantôt être un Africain, tantôt un Blanc. Mais quelle que soit sa position, ce qui apparaît constamment, c'est une dérision des Blancs, de leurs discours civilisateurs, de leurs mises en scène coloniales, proclamations, discours et simagrées, vus par les yeux goguenards ou dubitatifs de leurs sujets. Le roman colonial apparaît ici dans un rapport singulier avec son appareil idéologique, sur lequel le doute plane constamment, comme si l'auteur était constamment attiré du côté des colonisés.

Et tout cela part du coeur de cette fiction, un homme et une femme, qui se dépouillent de leur image sociale et renaissent dans une autre vérité, un autre rapport de genre, en tout cas. Tout autour d'eux, de proche en proche, les jeux de masques et les spectacles se dépouillent en pleine lumière, avec leur vérité aussi, celle des êtres et des sociétés, au fil d'une narration tortueuse comme un chemin de brousse, qui n'hésite jamais à perdre son temps pour aller voir derrière un buisson ce qui s'y cache. Et tout autour des deux protagonistes, surgit une société africaine avec ses hiérarchies, sa culture, son élégance de pensée et de parole, dans ce mouvement de restitution respectueuse que l'on retrouve dans la littérature d'Indochine, dans ces romans *de mœurs annamites* qui mettent en scène simples pêcheurs ou *nha qués*, comme *De la rizière à la montagne* (Marquet) ou *La Barque annamite* (Nolly).

Il faut lire ou relire *Toum*, au moins pour cette vérité : la plus grande complexité des êtres et des situations se cache au cœur du plus intime, dans les faits et gestes du quotidien, non dans les constructions idéologiques. Et c'est aussi dans ce quotidien

banal et modeste que l'on peut le mieux observer une culture à l'œuvre, telle qu'elle façonne la vie de chaque jour. C'est ce que dit, à sa façon vigoureuse, avec sa belle langue forte et déliée, le beau roman de Delavignette ●

Henri Copin (Université Permanente de Nantes)

- Robert Delavignette, *Toum, une « petite alliée » d'Ouagadougou*, L'Harmattan, Autrement Mêmes, présenté par Henri Copin, avec la collaboration de Roger Little, Paris, 2012.
- Cf photo ci-dessous

LES FEMMES ARABES EN ALGERIE

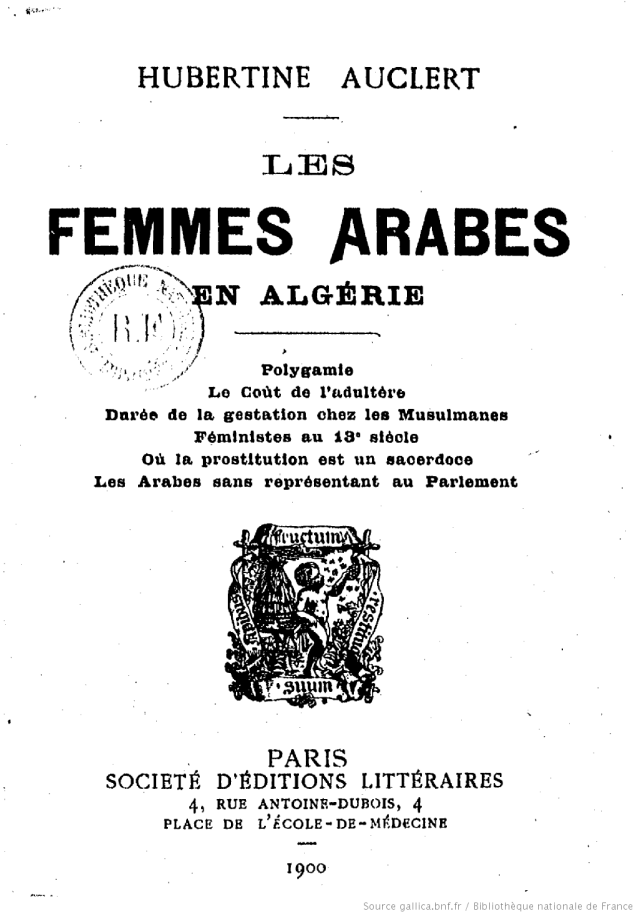
HUBERTINE AUCLERT *

« En prenant possession de l'Algérie, la France a assumé la responsabilité du bonheur des Arabes. Cependant, au lieu de leur procurer les avantages de la civilisation, elle exerce sur eux depuis 70 ans, une oppression barbare. »

Écrites en conclusion d'un livre inachevé, ces accusations ne sont pas le fait d'une redoutable pétroleuse post-soixante-huitarde, mais, dès 1900, de l'épouse – pas même « à gauche » – d'un magistrat français exerçant en Algérie. Que l'on ne s'y trompe point, Hubertine Auclert est souvent imprégnée des préjugés et réflexes de son époque. Il n'est, pour elle, pas question que la France libère les trois départements français du Maghreb, mais qu'elle donne, à ses habitants légitimes – qu'elle appelle à juste titre les indigènes – les mêmes devoirs et les mêmes droits (dont le droit de vote) qu'aux autres Français. Elle distingue d'ailleurs trois composantes de la population algérienne : les Européens (qu'elle appelle significativement : les *Algériens* et qu'elle accuse de cupidité, de férocité et de mépris), les Israélites (pour lesquels elle ne manifeste que très peu de sympathie dans la mesure où ils ont plus de droits que les Arabes et participent à l'exploitation unilatérale des ressources) et les « Arabes » (qu'elle appelle les musulmans et considère – sans vain angélisme – comme les victimes désignées et parfois consentantes des deux autres). Non seulement elle ne manifeste aucune réticence quant à l'intelligence, la beauté des femmes et des enfants, le majestueux hiératisme des hommes même vêtus de haillons, mais elle concède parfois, dans bien des domaines, leur supériorité sur des Européens qui ne sont pas forcément la crème de l'Europe et dont le comportement, en tout cas, est indigne de la « civilisation » qu'ils prétendent représenter. Car l'une des idées maîtresses d'Hubertine Auclert, c'est que les autochtones vivent un état de barbarie qui se manifeste dans les rapports hommes-femmes (c'est même l'apparent sujet de son livre), dans les relations maitres-esclaves (les noirs – qu'elle appelle des nègres sans la moindre connotation péjorative – n'étant pas, selon elle, considérés comme des

êtres humains par les Arabes), et même dans le comportement collaborationniste de certains privilégiés « musulmans ». On voit bien l'ambiguïté de tout cela, mais il convient de se souvenir que l'auteur (pas d'horrible féminin, s'il vous plait !) est femme de magistrat, issue de la petite bourgeoisie française et – surtout – qu'elle écrit, étonnons-nous ! en 1900.

Bien qu'elle n'ait aucune prétention littéraire et que son livre se constitue de notes non parvenues au terme de leur achèvement, elle a parfois des bonheurs d'expression dignes d'un écrivain : « *En 1870, ils nous ont offert leur dévouement, leur sang et leur argent ; les bureaux arabes leur ont insolemment répondu que la France n'avait pas besoin d'eux pour chasser l'ennemi.* » Ou bien : « *Les petits sachets de cuir contenant les versets du Coran que l'on place sur le cœur, que l'on suspend au cou ou au bras, ne sont pas plus ridicules que nos scapulaires et nos médailles.* » Ou encore : « *En Algérie comme en France, on vit de couscous ou de pain, non de préjugés.* » Ou enfin, pour décrire la casbah : « *... un empilement de morceaux de sucre, bizarrement dégringolés.* »


HUBERTINE AUCLERT

LES

FEMMES ARABES

EN ALGÉRIE

Polygamie
Le Coût de l'adultère
Durée de la gestation chez les Musulmanes
Féministes au 13e siècle
Où la prostitution est un sacerdoce
Les Arabes sans représentant au Parlement

PARIS
SOCIETÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES
4, RUE ANTOINE-DUBOIS, 4
PLACE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE

1900

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Ce dont elle accuse le plus vigoureusement les « civilisateurs », c'est de laisser les « musulmans » dans leurs mœurs (polygamie, mariage donc viol d'enfants, brutalité envers les femmes, statuts successoraux, mais aussi permanence du Coran et usage de la langue arabe en ce temps des hussards de la République), allant jusqu'à écrire : « *Le ministre de l'Intérieur est plus musulman que Mahomet lui-même* » ou encore : « *On a déjà laissé trop longtemps les Arabes garder leurs lois, leurs mœurs, leur langue. Ne croyez-vous pas qu'il est urgent d'en faire des enfants de la République, de les instruire, de les assimiler aux Français?* ». On le voit, tout cela n'est pas simple – la suite l'a prouvé –, mais il faut savoir gré à cette collection dirigée par Roger Little (professeur émérite, Trinity Collège, Dublin), de proposer ces textes incandescents à l'instruction et à la réflexion de nos jeunes contemporains ●

Jacques Lovichi

* Hubertine Auclert, *Les Femmes arabes en Algérie*, présentation de Denise Brahimi, coll. Autrement Mêmes, Paris, L'Harmattan, 2009

Ce compte rendu, paru dans *La Marseillaise* en février 2010, est repris avec l'aimable autorisation de son auteur.

Editions

AGIER Michel, *La Condition cosmopolite,* l'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire, Paris, La Découverte, 2013

BERRADA Mohamed, *Vies voisines,* traduit de l'arabe (Maroc), Sindbad, Actes sud, 2013

DOMINIC Thomas, *Noirs d'encre,* Colonialisme, immigration et identité au cœur de la littérature afro-française, Paris, La Découverte, 2013

BENSA Alban et François Pouillon (dir.), *Terrains d'écrivains (littérature et ethnographie),* Paris, éd. Anarchasis (diffusion Les Belles Lettres), 2012

BERENSON Edward, *Les Héros de l 'Empire.* Brazza, Marchand, Lyautey, Gordon et Stanley à la conquête de l'Afrique, traduit de l'anglais par marie Boudewyn, Pour l'Histoire, Paris, Perrin, 2012

BERGER Karima et Ray Christine, *Toi, ma sœur étrangère,* Algérie-France sans guerre et sans tabou, Ed. du Rocher, 2012

BOTTE Roger et Alessandro Stella (dir.), *Couleurs de l'esclavage sur les deux rives de la Méditerranée,* Moyen Age—XXè siècle, Paris, Karthala, 2012

BOUCHENE Abderrahmane (dir.), *Histoire de l'Algérie coloniale,* Barzakh, la Découverte, Paris, 2012

BRUN Catherine et Olivier Penot-Lacassagne, *Engagements et déchirements : les intellectuels et la guerre d'Algérie,* Paris, Gallimard, 2012

CHARLEMAGNE Sandrine, *Mon pays étranger,* Paris, La Différence, 2012

CRITIQUE (collectif), *Présence des empires,* Editions de minuit, Paris, avril 2012

DARMON Pierre, *L'Algérie des passions,* 1870-1939, Tempus, Perrin, Paris, 2012

DELAVIGNETTE Robert, *Toum, une « petite alliée » d'Ouagadougou*, L'Harmattan, Autrement Mêmes, présenté par Henri Copin, avec la collaboration de Roger Little, Paris, 2012.

ENARD Mathias, *Rue des voleurs,* Actes Sud, 2012

FREMEAUX Jacques et Barjot Dominique (dir.), *Les Sociétés coloniales à l'âge des empires,* des années 1850 aux années 1950, Histoire, SEDES, CNED, Paris, 2012

FREMEAUX Jacques, *Les Empires coloniaux,* une histoire-monde, Biblis, CNRS éditions, Paris, 2012

GOLDMAN Henri, *Le Rejet français de l'Islam, une souffrance républicaine,* PUF, coll. Souffrance et théorie, Paris, 2012

HEL GUEDJ Johan-Frederik, *Les Harkis, Mémoires sans issue,* Bibliothèque des sciences humaines, Paris, Gallimard, 2012

HENRY Jean-Robert et Jean-Claude Vatin (dir.) avec Sébastien Denis et François Siino, *Le Temps de la coopération, Sciences sociales et décolonisation au Maghreb,* Karthala / IREMAM, 2012

LEVALLOIS Michel, *Ismaÿl Urbain, Royaume arabe ou Algérie franco-musulmane ?* 1848-1870, Riveneuve éditions, 2012

MARCOT Jean-Louis, *Comment est née l'Algérie française 1830-1850,* la belle utopie, coll. Les Essais, Paris, La Différence, 2012

MICHEAU Françoise, *Les Débuts de l'Islam,* jalons pour une nouvelle histoire, coll. L'Islam en débats, Téraèdre, 2012

PHELINE Christian, *L'Aube d'une révolution, Margueritte, Algérie, 26 avril 1901,* Préface de Benjamin Stora, Privat, 2012

RICHARD Jean, *L'Esprit de croisade,* CNRS éditions / Cerf, Biblis, Paris, 2012

RUSHDIE Salman, *Joseph Anton,* Plon, Paris, 2012

SAMIN Richard (éd.), *Rudyard Kipling,* Les Cahiers de la Sielec n°8, Editions Kailash, Pondicherry—Paris, 2012

SEVRY Jean, *Un Voyage dans la littérature de voyage, L'Harmattan,* Paris, 2012

SINGARAVELOU Pierre, *Professer l'Empire,* les sciences coloniales en France sous la IIIè République, Histoire contemporaine, Paris, Publications de la Sorbonne, 2012

SOREL Jacqueline, *Boufflers, un gentilhomme sous les tropiques*, coll. Roman historique, Paris, L'Harmattan, 2012

WAILLY Henri de, *1945 L'Empire rompu, Syrie, Algérie, Indochine,* Perrin, Paris, 2012

MANGEON Anthony, *La Pensée noire et l'Occident,* De la bibliothèque coloniale à Barak Obama, Editions Sulliver, Paris, 2011

SALLMAN Jean-Michel, *Le Grand désenclavement du monde 1200-1600,* Paris, Payot, 2011

AUTREMENT MÊMES

Paris, L'Harmattan

TITRES RÉCENTS

CANU Adrien Henri, *La pétaudière coloniale,* présentation de Boris Lesueur, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-343-00210-1, 2013

DIGU'EN Abou, *Mon Voyage au Soudan tchadien,* présentation de Nimrod, avec la collaboration de Roger little, 2013

ESCHOLIER Raymond, *Avec les tirailleurs sénégalais 1917-1919 :* Lettres inédites du front d'Orient, 2 tomes, texte annoté par André Minet, 2013

GUILLOT René, *Le Blanc qui s'était fait nègre,* présentation de Maria Chiara Gnocchi, avec la collaboration de Roger Little, 2013

MILLE Pierre, *L'Illustre Partonneau, présentation de Roger Little, ISBN 978-2-336-00255-2, 2013*

SEGUIN Alfred, *Le Robinson noir,* présentation de Roger Little, ISBN 978-2-343-00156-2, 2013

BONNETAIN Paul, *En Guyane : Le Nommé Perreux suivi de Contes et nouvelles antillo-guyanais,* présentation de Frédéric Da Silva, 2012

DELAFOSSE Maurice, *Broussard ou Les Etats d'âme d'un colonial, suivis de ses propos et opinions,* présentation de Jean-Claude Blachère, avec la collaboration de Roger Little, 2012

DELAVIGNETTE Robert (sous le pseudonyme de Louis Faivre), *Toum : une « petite alliée » d'Ouagadougou,* présentation d'Henri Copin, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-296-96643-7, 2012

EYMA Xavier, *Les Peaux noires : scènes de la vie d'esclaves,* présentation de Marie-Christine Rochmann, ISBN 978-2-296-97007-6, 2012

GOURAUD Julie, *Les deux enfants de Saint-Domingue* suivi de Michel Möring, *L'Esclave de Saint-Domingue,* présentation de Roger Little, ISBN 978-2-336-00205-7, 2012

JOSEPH Gaston, *Koffi : roman vrai d'un noir,* présentation de Lourdes Rubiales, ISBN 978-2-296-55706-2, 2012

LACOUR louis, *Pyracmond ou Les Créoles : drame lyrique en 3 actes,* Texte et documzents inédits, Présentation de Michelle Cheyne, ISBN 978-2-296-96610-9, 2012

LAFONT Charles et Desnoyer Charles, *Le Tremblement de terre de la Martinique : drame en cinq actes, suivi de documents inédits,* présentation de Barbara T. Cooper, ISBN 978-2-296-96600-0, 2012

SENGHOR Lamine, *La Violation d'un pays et autres textes anticolonialistes,* Présentation de David Murphy, 2012

BALZAC Honoré de (sous le pseudonyme d'Horace St Aubin), *Le Nègre,* mélodrame en trois actes, présentation de Sarah Davies Cordova et Antoinette Sol, ISBN 978-2-296-56096-3, 2011

LEBLOND Marius-Ary, *Écrits sur la littérature coloniale,* présentation de Vladimir Kapor, 2011

MANGIN Lt-Col. Charles, *La Force noire,* Présentation d'Antoine Champeaux, ISBN 978-2-296-54759 -9, 2011

NOLLY Emile, *Hiên le Maboul,* présentation de Jean-Claude Blachère, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-296-54363-8, 2011

SYLVAIN Georges, *Cric ? Crac ! Fables de La Fontaine racontées par un montagnard haïtien,* accompagnées d'un CD de Fables créoles lues par Mylène Wagram, présentation de Kathleen Gyssels, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-296-54485-7, 2011

AUTEURS VARIES, *Le Combat pour la liberté des Noirs dans le Journal de la société de la morale chrétienne (1822-1834),* 2 Tomes, Présentation de Marie-Laure Aurenche, T. 1 : ISBN 978-2-296-12747-0, T. 2 : ISBN 978-2-296-12748-7, 2010

AVELLANEDA Gertrudis Gomez de**,** *Sab : roman original*, inédit en français, traduction d'Elisabeth Pluton, présentation de Frank Estelmann, ISBN 978-2-296-12066-2, 2010

BONNETAIN Paul, *Au Tonkin*, suivi d'extraits de sa correspondance et d'un choix de ses nouvelles, présentation de Frédéric Da Silva, ISBN 978-2-296-11600-3, 2010

HOFFMANN Léon-François, *Haïti : regards*, présentation de Léon-François Hoffmann, ISBN 978-2-296-11523-1, 2010

LECOINTE-MARSILLAC, *Le More-Lack ou Essai sur les moyens les plus doux et les plus équitables d'abolir la traite et l'esclavage des nègres d'Afrique en conservant aux colonies tous les avantages d'une population agricole*, présentation de Carminella Biondi, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-296- 12967-2, 2010

PUJARNISCLE Eugène, *Philoxène,* ou *De la littérature coloniale*, présentation de Jean-Claude Blachère, avec la collaboration de Roger Little : ISBN 978-2-296-11497-5, 2010

ROUBAUD Louis**,** *Viet Nam : la tragédie indochinoise*, présentation d'Emmanuelle Radar, ISBN 978-2-296-12069-3, 2010

SERMAYE Jean**,** *Barga, maître de la brousse* : roman de mœurs nigériennes, présentation de Jean-Claude Blachère, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-296-12067-9, 2010

INFORMATION DE JEAN-CLAUDE BLACHERE

Depuis sa fondation en 1938, (Théodore Monod puis Vincent Monteil furent les premiers directeurs et animateurs) l'Institut Français d'Afrique Noire (IFAN), aujourd'hui Institut Fondamental d'Afrique Noire – Cheikh Anta Diop, rattaché à l'Université de Dakar, contribue à enrichir les connaissances en sciences humaines sur le passé du continent. Si la préhistoire y est un domaine particulièrement étudié, la période coloniale fait aussi l'objet de publications. On signale donc à l'attention des « horribles travailleurs » de la SIELEC tout l'intérêt de ce fonds documentaire. Le catalogue général des ouvrages édités est accessible sur ifan.bca@ucad.edu.sn , on peut aussi écrire à IFAN, BP 206, Dakar, Sénégal.

Les éditions du Musée historique du Sénégal (Gorée), rattaché à l'IFAN, ont récemment publié plusieurs ouvrages d'histoire militaire coloniale. Parmi ceux-ci, signalons : *Les Sénégalais et la Grande Guerre. Lettres de tirailleurs et recrutement, 1912-1919* (de Guy Thilmans et Pierre Rosière, 2012) ; *Marsouins et Joyeux au Sénégal. Des troupes blanches en Afrique noire, 1830-1880* (G. Thilmans et P. Rosière, 2009). S'adresser à C. Descamps : descamps@univ-perp.fr

Jean-Claude Blachère (Université Paul Valéry-Montpellier III)

Agenda Par Roland Roudil

Appels à communication – Colloques - Rencontres

Pour de plus amples informations, se reporter au site : http://www.fabula.org/

- **Samedi 20 avril 2013** - Université Paris 8, Bâtiment D, salle D010

  Problèmes d'Histoire Littéraire Indienne

- **Samedi 11 mai**, 2013, IGRS, Londres

  Les échanges interculturels

- **Mercredi 5 et jeudi 6 juin 2013 -** Maison de la recherche (Paris)

  Réflexions nationales et internationales dans le roman et la poésie de 1880 à 1980: de l'européanisme à la mondialisation.

- **Vendredi 7 juin –Dimanche 9 juin 2013 -** Abbaye de Fontevraud

  Pour Aimé Césaire

- **Vendredi 7 et samedi 8 juin 2013 -** Colloque annuel ACLF, Association Chercheurs en Littératures Francophones - Université Paris-Sorbonne

  Création, recréation et distorsion de l'image dans les littératures francophones

- **Jeudi 13 juin 2013 -** Journée d'étude organisée par le LACNAD-CREAM (INALCO)

  Le Maghreb à travers les dictionnaires : pratiques linguistiques et imaginaires socio-culturels. Approches comparatistes

- **Dimanche 16 juin 2013 -** Centre de Recherche Instituto de Literatura Comparada Margarida Losa - Université de Porto - Portugal

  Ahmadou Kourouma & Cie : Retour sur les discours postcoloniaux fondateurs : relectures, ressourcements et palabres

- **Jeudi 12 - Vendredi 13 septembre 2013** - Forum de l'Apef 2013 - Université de Porto

  Résistances du local et apories du global. La littérature française et francophone à l'épreuve de la mondialisation

- **Vendredi 11- samedi 12 Octobre 2013 -** Bruxelles

  Diaspora congolaise en Belgique: imaginaires et relations postcoloniales au regard du champ artistique

- **Vendredi 18 octobre 2013** - Université de Picardie – Jules Verne

  Imaginaire des peuples et des langues : reconstructions identitaires après la première guerre mondiale

- **Mardi 22 et Mercredi 23 octobre -** Association Francophone de Palerme

  Images de la Méditerranée dans la Francophonie

- **Mercredi 23 - vendredi 25 octobre -** Université de Yaoundé, Cameroun.

  La littérature africaine : une littérature de force majeure ?

- **Jeudi 21- samedi 23 novembre 2013** – Tunis

  Langues et Méditerranéité : Conjonction-disjonction.

- **13-15 Janvier 2014** - Université d'Aarhus, Danemark

  Le Monde en français. Les littératures francophones dans un espace mondialisé.

- **fin 2014 -** Revue Interculturel Francophonies (Italie, Alliance Française de Lecce)

  La littérature mauritanienne francophone

Colloques, rencontres, conférences, expositions…,
Envoyez vos informations à :
rr-sielec@orange.fr